

LA LANGUE N'EXISTE PAS

Myriam Suchet – Je m'intéresse à la langue. Ou plus exactement à ce qu'on appelle la langue et à l'imaginaire qu'on en a. Il me semble que nous avons tendance, la plupart du temps, à évoluer dans notre langue, surtout lorsque nous croyons n'en avoir qu'une, un peu à la manière d'un poisson rouge dans son bocal, persuadé de vivre dans un milieu naturel, parce que les parois sont si transparentes qu'il en oublie le caractère construit, historique, contingent. Et la raison pour laquelle la littérature me semble un instrument prodigieux, c'est qu'elle permet de ré-opacifier légèrement les parois du bocal ou de donner des petits coups pour nous aider à reprendre conscience de leur existence et du fait que la langue n'existe pas. La langue française n'existe pas, mais la langue anglaise, la langue allemande, l'inuktitut, n'existent pas non plus. Je pense que c'est extrêmement important, parce que révéler les contours du bocal, c'est aussi interroger l'identité du poisson qui vit à l'intérieur.

Dès qu'on admet que la langue n'existe pas, l'identité, elle aussi, se diffracte, s'interroge, perd de son évidence. Et la littérature permet cette expérience d'une défamiliarisation de la langue et de soi-même. Je pense que c'est le cas de toute littérature, je me suis plus particulièrement intéressée à des textes qu'on appelle post-coloniaux, c'est une étiquette qui ne me convient pas très bien non plus, mais qui est assez efficace pour interroger les rapports de force et de pouvoir, à l'intérieur de la poétique. Pourquoi la poétique, parce que j'essaie de distinguer ce qui relève de l'énoncé, ce que dit le texte littéraire, et ce qui relève de l'énonciation, la manière dont le texte, l'écrit, comme il y a une manière en peinture, c'est ce qui constitue le grain, le tissu du texte, puisque le texte, ça vient de tissu, c'est la même étymologie, plutôt... Et c'est la manière dont le texte est tramé qui dit quelque chose de la langue et des rapports de pouvoir qui s'y trament, précisément.

Il y a un terme plus technique qu'on peut utiliser et que j'emprunte à Rainier Grutman, qui est un théoricien de la littérature et qui parle d'hétérolinguisme. C'est un néologisme, un mot inventé, qu'il a forgé pour se distinguer du bilinguisme, qui constitue une capacité individuelle à parler deux langues, pour se distinguer aussi de la diglossie, qui est une situation sociale, mais pour se distinguer aussi du pluri ou du multilinguisme, qui met l'accent sur la multiplicité de langues, alors que l'hétérolinguisme insiste davantage sur la différence, à la fois entre les langues, mais aussi en leur sein, du dedans de la langue elle-même. Et aujourd'hui je développe ce que j'appelle une perspective indisciplinaire. L'hétérolinguisme, ça devient une méthode, pour interroger, y compris la langue que je parle, et qui est l'universitaire, essayer de la décroquer de l'intérieur, là encore, et c'est pour ça que je parle d'indiscipline, et pas du multi, ou de pluridiscipline. L'indiscipline, c'est à la

fois une posture de pensée, et en ça je dirais que c'est indisciplinaire, parce que le suffixe fait très universitaire, mais c'est aussi une manière de vivre, et en ça c'est indiscipliné, comme l'élève au fond de la classe, tout pareil...

03min 40sec